

*Mes années auprès d'André Gide
et les débuts de la N.R.F.
(1907-1911)*

SOUVENIRS DE
PIERRE DE LANUX

Apprentissage

En 1907, j'ai vingt ans et viens de renoncer à préparer Polytechnique, où je m'étais une fois présenté ; je me tourne tout entier vers « les lettres ». J'aimais bien les math. (ayant même quelque peu brillé en géométrie descriptive), moins la physique, et pas du tout la chimie où j'ai ramassé, je crois 3 1/2 sur 20.

Toute ma vocation, depuis toujours, me porte ailleurs. Vais-je donc m'acharner pour, en cas de succès, passer encore sept ans d'école et de service militaire avant de devenir petit ingénieur ? Et que de sacrifices pour les miens d'ici là... D'ailleurs les lettres m'apparaissent surtout comme un nouveau sujet d'études, avant qu'il ne soit question de « produire » ; du moins serai-je occupé à des matières vers lesquelles je me sens appelé, qu'il s'agisse de tentatives critiques, d'exercices de fiction ou d'essais d'inspiration personnelle.

Voici donc ma décision prise. Je tenterai l'aventure et si c'est exigeant, difficile, je dirai tant mieux, car les enseignements et les exemples de la famille m'ont habitué à faire peu de cas des voies sans effort, des œuvres bâclées et des succès faciles. Je suis ainsi préparé aux exemples nouveaux que je vais recevoir.

Or je ne connais presque personne dans les « lettres » ; sauf André Gide, à qui mon grand-père avait enseigné la musique, et qui revenait chaque dimanche, au temps de ma petite enfance, jouer aux échecs et deviser avec lui. Mon grand-père lui demande conseil de ma part ; il

vient aussitôt ; et nous avons un long entretien qui va décider d'une grande part de ma vie.

Gide désire de tout son cœur rendre service à son vieux maître ; et puis, lui parlant de mes admirations, j'ai la chance d'insister sur Edgar Poe, non tant le conteur que le poète. Il est fort sensible à ce choix. D'autre part, il tient à marquer que la route honorable, dans ce métier, ne passe point par les petits succès du journalisme ou des salons. Et ici il me trouve tout d'accord.

Enfin, il m'offre d'entrer chez lui comme secrétaire, aux appointements de 60 francs par mois, avec une assez grande liberté du choix des heures de présence.

Je suis parfaitement heureux, sans d'ailleurs me bien rendre compte de ce que j'aborde, mais plus se développera mon nouveau métier, plus il se confirmera que j'eus une chance incomparable de débiter sous de tels auspices.

Il me faut d'ailleurs rappeler une précédente visite à Gide, visite qui peut-être, en partie, fut cause de ma décision rapide.

En 1904, après mon baccalauréat, mon grand-père m'avait offert un petit voyage à Cherbourg, où un médecin militaire de nos amis s'offrait à me piloter de façon privilégiée à travers le port militaire, les forts et les bâtiments de guerre.

Visite réussie, et au retour l'idée me vint d'aller dire bonjour à Gide, que je savais être à Cuverville. Bateau de Trouville au Havre, par un temps de chien (ma pire traversée, bien que depuis lors j'aie franchi trente fois l'Atlantique). Je pris ensuite le tortillard pour Criquetot-l'Esneval et, de là, me rendis à Cuverville à pied, par pluie battante.

On ne m'attendait pas, par un temps pareil. Je frappe, des portes s'ouvrent et paraît un Gide effaré par mon aspect de chien mouillé. Il est touché par mes efforts pour arriver jusqu'à lui, inquiet pour moi du risque de bronchite... Il court me chercher des pantoufles chaudes, tandis que Madeleine Gide et Jeanne Drouin me font accueil, et je me sèche peu à peu.

Je ne restai que fort peu de temps à Cuverville, mais j'y eus d'agréables et longs entretiens avec la famille, et j'y gagnai une partie d'échecs sur Jeanne Drouin, réputée d'une certaine force, ce qui produisit sur Gide une impression considérable, hors de proportion avec ce petit événement.

À cause de cette unique partie d'échecs, à laquelle il fit allusion depuis, je suis sûr qu'un préjugé favorable ne fut pas sans influencer l'opinion qu'il se fit alors de moi.

Je dois ajouter que nous n'avons jamais trouvé le temps de jouer aux échecs depuis — ainsi a-t-il pu conserver ses illusions.

Chez André Gide, Villa Montmorency.

Ce qu'on voit en arrivant, de l'avenue des Sycomores, et que les visiteurs ont souvent pris pour la façade de sa maison récemment achevée, c'en est le dos, le mur du hall formant grande cage d'escalier. Le long de ces escaliers s'étagent des rangs obliques de lucarnes, qui donnent à l'habitation, du dehors, son étrange aspect.

Déjeuner, le premier jour, avec Gide et sa femme. Je ne décris pas la salle à manger aux meubles astiqués, à l'accueil sobre et confortable. Aux murs, un Gauguin, un Sisley, je crois, et un Vuillard. L'*Almaïde* de Francis Jammes sous un grand chapeau de paille ensoleillé. Chaque détail va m'impressionner et m'intimider pendant longtemps ; pourtant l'ambiance ne manque ni de gentillesse ni de simplicité. Mais je mettrai longtemps à quitter, vis-à-vis de Gide, cet état de « self-consciousness » dû surtout à sa propre timidité et à son intense acuité d'observation (plus tard, Giraudoux m'intimidera pour la même raison) qui le fait non seulement remarquer beaucoup, mais juger à tout moment d'après de successifs détails de comportement. Or on sait, on sent que son attention, si bienveillante qu'elle soit en principe, mais si fugace et intermittente, est surtout chargée d'imagination créatrice. Il découpe sans cesse de petits tableaux qu'il se compose — exercice d'écrivain, — et peu importe s'il déforme, suppose ou interprète, mêlant les traits réels et inventés. Il faut rester indifférent comme si l'on s'aperçoit qu'un portraitiste vous esquisse à la dérobée, — mais voilà qu'on a (surtout à vingt ans) affreusement peur des conclusions que va tirer Gide. Car on attache grand prix à ce qu'il vous connaisse tel que vous êtes, on souffre non tant pour soi *mais pour lui* des erreurs qu'on le sent commettre, lorsqu'il déduit trop d'un détail de hasard. Et j'entends bien que tout cela ne devrait être qu'amusement, espèce de loterie où l'on risque de gagner ou de perdre et qui n'a rien à voir avec un jugement véritable. Mais pendant plus d'un an il m'énervera ainsi ; je ne suis pas le seul, et c'est seulement quand je saurai qu'on lui produit le même effet et qu'il se tourmente des conclusions qu'on risque de tirer de sa dernière parole ou de son dernier geste que je rirai de tout ceci et serai guéri. Il ne restera que l'interlocuteur délicieusement imprévisible.

C'est un rayonnement tout différent qui émane de Madeleine Gide : souriante, posée, calme, veillant à tout sans qu'on s'en aperçoive, elle est aussi rassurante que Gide est erratique et protéiforme. Ainsi se complètent-ils à merveille. Ils s'en rendent fort bien compte, et dès ces premiers contacts avec leur intimité j'assiste à ce contraste : amusée, elle sourit des sautes d'esprit et des vibrations de Gide, et il sourit avec une espèce de tendresse attentive des remarques de bon sens qu'elle lui suggère sou-

vent. Je pourrais insister davantage sur ce que leur dialogue a de frappant par l'harmonie intelligente et affectueuse qui s'en dégage, et qu'ont bien connue les familiers de la villa à cette époque ¹.

Le tournant décisif d'André Gide.

Copie lente et attentive de *La Porte étroite*, à mesure que le manuscrit vient au monde dans la pièce voisine.

Cette fois, je ne suis pas en pays ignoré comme le seront tant des premiers lecteurs (« On n'entend rien à ces sentiments tarabiscotés... Ces jeunes gens ne pourraient-ils donc pas se comporter comme tout le monde », etc.). Je retrouve l'inspiration et les personnages du cahier des *Poésies d'André Walter*, que j'ai fréquentés depuis longtemps.

Si incomplète que soit ma compréhension de l'œuvre de Gide, à cette époque, j'ai lu chez mon grand-père *Les Nourritures terrestres* et *L'Immoraliste*, *Philoctète* et *Candaule* que j'ai particulièrement aimés, ainsi qu'*Amyntas* et *Prométhée* (« unshergo », s'excusait Gide) et les *Prétexes*, où j'ai trouvé, dans un langage plus direct, des opinions qui n'avaient pas à insister pour me convaincre.

Je vis que le nouveau roman ne cherchait plus seulement le public des « happy few » (à 38 ans, Gide n'avait pas encore deux mille lecteurs en France), mais marquait une orientation résolue de sa carrière, vers la simplicité d'une forme lisse et limpide, et une audience plus large. Les précédents littéraires, sinon les modèles, étaient évidemment par la forme *Adolphe* et *Dominique*, et par le niveau des sentiments *La Princesse de Clèves*.

Quant au « protestantisme » qui baigna la jeunesse de Gide, dont il est bien éloigné mais où il replonge pour créer Alissa et Jérôme, il ne m'étonna nullement. Ma famille touchait à un protestantisme fort libéral à la vérité, absent du temple et se bornant à des contacts espacés avec des pasteurs tels que Charles Wagner ou M. Roberty. Dans le cas de mon grand-père, il s'agissait plutôt d'une attitude janséniste, sans dogme mais inspirée d'une foi diffuse, qui le rendait réfractaire à toute plaisanterie, même la plus innocente, touchant la religion. (Contrairement à ma grand'mère, dont l'humour nîmois se permettait beaucoup, surtout aux dépens de l'univers catholique...)

Il me semblait parfaitement légitime et conforme aux idées très hautes

1. Dans *Le Figaro littéraire* du 13 décembre 1952, j'ai donné quelque développement au sujet du ménage de Gide. J'ai été heureux de recevoir l'approbation explicite des meilleurs témoins restés de ce temps-là. [Voir plus loin ce texte, sous le titre « Le ménage d'André Gide ».]

que je me faisais d'un grand sentiment, que deux jeunes amants portés par une passion mutuelle et entière se tinsent « sur les cimes » où demeureraient les héros de Gide.

Avec lui je me retenais de toute expression d'admiration ou de critique, n'y étant nullement préparé. Toutefois le nom de *Gertrude*, qu'il avait donné d'abord à l'héroïne, me déplaisait d'instinct. Il n'en était pas content. Un jour, Drouin dit en riant : « Pourquoi pas Gudule ? » Il changea bientôt pour Alissa. C'était l'autre extrême. Je n'étais pas satisfait, et pour une fois je le lui dis. Alissa me paraissait trop sensuel et « méditerranéen », et trop éloigné du modèle vivant.

Entre temps, je découvre les autres œuvres, et l'une d'elles me frappe, non seulement par l'incomparable beauté de sa forme, mais par sa signification au moment actuel de la carrière de Gide. C'est *Le Retour de l'Enfant prodigue*, où je vois la description émue de celui qui reprend sa place dans la maison — la grande maison des lettres françaises — après les errements passionnés qui seront désormais le lot du frère plus jeune...

Je découvre *Paludes* qui m'enchantent. *Saül* que je comprends mal et à qui Gide accorde cependant trop d'importance (ce mot qui revient si souvent avec lui : importance veut dire densité d'une idée en promesse de corollaires, de conséquences morales ou esthétiques, de résonances prolongées, — bref, fécondité d'un sujet, non limitée à l'œuvre actuelle).

Mes autres lectures se multiplient et d'immenses lacunes commencent à se combler : Laforgue, Rimbaud, Verhaeren, Jammes, le Claudel de *L'Arbre*.

Je subissais donc pleinement les influences et rencontrais les initiations que j'avais souhaitées : puissantes, heureuses, confirmées et enrichies à tous moments, non seulement par le rayonnement de l'œuvre de Gide, que par tout ce qu'il m'amenait, souvent délibérément, à découvrir d'important. Pas seulement chez les contemporains. C'est à lui que je dois de lire alors Baudelaire sous un jour nouveau, le Stendhal des voyages et des critiques, le *Dialogue de Sylla et d'Eucrate* — et mainte œuvre étrangère.

Enfin la copie est terminée. Quand le livre paraîtra au Mercure dans l'édition bleue, Gide inscrira sur mon exemplaire : « à Pierre de Lanux, ce petit livre dont il a vu pousser les feuilles — Affectueusement... »

À cette époque, je comprenais Gide à la fois très bien et très incomplètement... J'étais de plain pied avec sa ferveur et son « panthéisme », son humour et ses scrupules, ses exigences littéraires et les lacunes mêmes de son univers : notre commune ignorance de la politique, des mondantés, de tout le « parisien ». J'admirais la curiosité psychologique inlassable, le besoin de pure et simple honnêteté intellectuelle, la familia-

rité avec les littératures étrangères.

Je ne partageais pas son éloignement pour les opérations à froid de l'esprit (sciences pures, en contraste avec Valéry), ni pour les activités sans contenu intellectuel, comme les sports. Et d'abord j'ignorais tout de ses « audaces », et croyais seulement à quelque forme altière et privative d'intellectualité intransigeante. *La Tentation* [sic] *amoureuse* ne m'a éclairé que dans ce sens : « Levez-vous, vents de ma pensée, qui dissipez cette cendre », etc. D'ailleurs, lorsque je saurai bientôt ce qu'il en est, rien d'essentiel ne sera modifié, des idées que je me forme de lui.

D'où confiance fréquente de sa part sur tout ce qui concerne le métier des lettres, les jugements sur les hommes, et le silence sur la confiance sentimentale, de part et d'autre. D'ailleurs nos rapports ont un certain caractère paternel-filial, inspiré d'abord par nos communs sentiments de respect et d'amour pour le « vieux maître » par qui nous nous sommes connus.

C'est vers ce temps que Gide passe, et dans son œuvre et dans sa vie, d'une sauvagerie volontaire, souvent farouche, à des fréquentations plus nombreuses. *L'Enfant prodigue* par le sujet, *La Porte étroite* par le style marquent ce changement d'étoile, qui fut capital et dont je fus témoin, — la sortie de la « tour d'ivoire », qui s'achèvera un an plus tard, par la grande aventure de la N.R.F.

Cependant Gide rase sa longue moustache (« Je me simplifie, vous voyez ») ; un jour, horrifié, je le vois descendre en chapeau haut-de-forme, pour quelque enterrement ou autre cérémonie : deviendrait-il « comme tout le monde » ? Vite il enlève ce couvre-chef en m'apercevant, et s'en excuse...

Son « protestantisme », dans la mesure où il y reste attaché, c'est surtout un effet de son individualisme. Le protestant accepte l'examen, le choix entre les variétés de la croyance, de l'épiscopalien au quaker. En principe au moins, il ne s'incline pas devant un dogme fixé par d'autres et prétend adhérer librement. Gide, si séduit qu'il ait pu être par la ferveur et le talent d'écrivains catholiques, et les « flatteuses voluptés » qu'apporte certaine dévotion heureuse, n'a jamais risqué, même de loin, de devenir papiste. En tous cas, ce n'est pas Claudel qui l'eût converti... Il est, certes, capable d'humilité, par accès, par sentiment d'imperfection et devant les défaillances du plus fier en lui-même ; mais il n'éprouve aucune humilité devant les croyances ou opinions d'autrui. Jamais il ne les acceptera fixées par autrui. D'où, coupure irréconciliable entre le catholicisme et lui.

C'est cet hiver-là qu'il écrit son *Dostoïevsky d'après sa Correspondance*, qui paraît à *La Grande Revue* dirigée par M. Rouché. Cette étude

m'est une admirable leçon de composition et d'analyse, où je retrouve, encore une fois sans étonnement, beaucoup de la méthode exigeante qu'apportait Marc de Lanux dans son enseignement musical. Plus tard, je connaîtrai chez d'autres ces ouvrages bâclés que sont souvent articles et chroniques. Mais cette année-là, 1908, sortant fraîchement des disciplines de l'algèbre et de la physique théorique, je trouve tout naturel qu'on s'impose la tâche dix fois reprise, à la poursuite des idées précises et des phrases qui les expriment avec une détermination « nécessaire et suffisante ».

La vie d'André Gide va se poursuivre dans un ordre inverse de celui présenté par la plupart des existences. La spontanéité qu'on prête à la jeunesse, il ne l'atteindra que plus tard. Les abstraites et difficiles étapes de la réflexion morale et esthétique, il a commencé par là... Les expériences courantes de la vie adolescente, les jeunes enthousiasmes politiques, l'adhésion aux sectes petites ou grandes, tout cela lui est étranger. Il ne connaît rien aux difficultés financières, ni d'ailleurs à l'esclavage du luxe, ni au sens de la caste sociale, alors que la plupart des jeunes gens, de bonne heure, souffrent d'avoir trop peu ou trop d'argent.

Jeune, il *veut* continuer à tout ignorer de ce qui occupe le plus grand nombre, pour se réserver à l'art, à une certaine mystique personnelle, toute modelée par soi-même, et à une éthique qu'il voudrait se construire totalement différente de celles d'autrui. Les « gens comme tout le monde », il écrit sur eux *Paludes*, pour les rejeter dans leur néant...

Mais le système qu'il voudrait bâtir comporte de graves contradictions. Par exemple, il a horreur de l'inexactitude commise par négligence, par à-peu-près de l'esprit. Mais il est lui-même le génie de l'inexact, par don irrépressible de transformation créatrice des objets et des idées.

Ceci est capital pour l'entente de son œuvre. S'il y trace un portrait stylisé, donc déformé, d'un modèle réel, il a tous les droits ; il a celui d'atteindre à des figures parfaitement composées à partir d'une nature imparfaite, chargée de traits parasites : Wilde a dit là-dessus tout ce qu'on peut souhaiter. *Mais quand il se prend lui-même pour sujet (Si le grain..., le Journal, etc.)*, cette irrésistible déformation créatrice devient un danger redoutable. Il en a conscience (pas toujours assez) et cherche à préciser ; à purifier la vision qu'il nous donne, — mais il faudrait commencer par *voir exact lui-même*. Il se rattrape, soit à force de modeste fidélité aux nuances décrites, soit en corrigeant un excès par un autre, en nous donnant des repères qui ne font que nous égarer vers des manifestations extrêmes, exceptionnelles — donc infidèles au portrait véritable. Il est impuissant à rendre ces régions moyennes d'une existence (Balzac ou Zola y excellaient), même et surtout lorsqu'il s'agit de la sienne.

Écritures et écrivains

Je prends mon service.

Un des escaliers mène à la galerie circulaire sur laquelle s'ouvrent les portes des chambres et celle du grand cabinet de travail. Un autre escalier s'arrête à un petit entresol, fait d'une seule pièce, où Gide pensait sans doute se retrancher pour écrire, mais qui est devenue réserve pour le classement des lettres et des papiers. C'est là qu'il m'installe pour trier et classer sa correspondance des douze ou quinze dernières années. Ce travail est le premier qu'il me confie, m'engageant à en profiter pour faire connaissance avec ces écrivains, la plupart nouveaux pour moi, qui sont de près ou de loin ses amis, et « membres éparés » d'un groupe qui ne tardera pas à prendre forme...

L'autre tâche, qui alterne avec celle-ci, consiste à apprendre la dactylographie en copiant, au fur et à mesure de leur naissance, les feuilles du manuscrit de *La Porte étroite* que Gide achève en ce moment.

Mais je reviens au classement des lettres.

La richesse du contenu est incomparable, et beaucoup m'en échappe, tant les idées, les œuvres et les auteurs me sont encore *terra incognita*. Exemple : les lettres reçues quotidiennement de Paul Valéry, ainsi que de Pierre Louÿs, environ leur vingtième année à tous trois. Elles portent notamment sur le symbolisme et ses doctrines. Jardins que j'explore, émerveillé. En attendant d'y mieux retrouver mes chemins, les écritures font ma joie.

Celle de Pierre Louÿs : écriture à surprises, qu'il joue à modifier d'une lettre à l'autre, — souvent luxueuse, « byzantine », tracée avec un soin prodigieux de l'effet. Parfois, un billet mystificateur, ou bien une carte gravée en couleurs : « M. André Gide est prié de donner de ses nouvelles ».

Paul Valéry : on y voit le contraire de l'ostentation (plus tard, il m'arrivera, recevant une lettre de lui, de regarder longuement l'enveloppe : étrange, je suis sûr de connaître cette si simple écriture, mais qui cela peut-il être ?). Élégance de l'homme vêtu si parfaitement que rien ne le fait remarquer...

Henri Ghéon : écriture minuscule, ronde et régulière, roulant au long de pages abondantes.

Henri de Régnier : haute écriture très *habillée*, comme portant monocle elle aussi, et de grande allure.

Verhaeren : nette et ferme, aux pleins énergiques, simple et directe. Tempérament de *plein air*.

Claudiel : ample, écartée, s'affirmant largement, comme les coudes sur la table.

Jammes : prodigue d'énormes jambages, occupant beaucoup de papier elle aussi.

Schlumberger : très penchée, sobrement élégante dans sa constante et sage régularité.

Signoret : erratique, chaque lettre séparée de la suivante, sans cohérence, éblouie.

Péguy : suite serrée de lettres tout en hauteur, comme si une excessive économie dans l'horizontale se rattrapait par sa prodigalité verticale... Effet médiéval.

Les proches amis que je rencontre aussitôt, outre Marcel Drouin et Jean Schlumberger que je connais déjà, sont Ghéon, Ruyters, Copeau, Verhaeren.

Drouin, dont l'allure est celle de mes professeurs de lycée, me rassure par des propos sans esbroufe ni pédanterie, mais nourris de précision et de conviction ; tout ce qu'il dit semble fortement motivé, reposant sur des réflexions multiples et solides — ce qui n'exclut pas un humour particulier, qui touche juste. Dans l'analyse des œuvres, sa puissante caboché de fort en thème est capable des plus délicates nuances. Que ne l'ai-je eu pour maître !

Avec Jean Schlumberger, dont je suis très lointainement cousin — par Guizot et un bisaïeul maternel, — je retrouve quelque chose de protestant, je suppose, qui m'est familier. Parmi les écrivains dont certains affirment assez hautement leur *ego*, il sait, avec un tact exceptionnel, faire oublier qu'il est romancier et critique averti des classiques. Toujours il s'efface dès qu'il s'agit de servir l'œuvre d'autrui, les buts du groupe, ou les intérêts d'un ami. Chargé de précautions et de nuances qui paraissent dans ses intonations, sa parole souvent retenue, comme s'excusant de ce qu'elle affirme ; mais on sent que si du courage était nécessaire, l'homme est simplement et parfaitement préparé à en faire preuve.

André Ruyters ne m'a pas conquis : était-ce faute de charme de sa part, ou d'assez d'attention de la mienne, mais il me semblait faire baisser la température dans les lieux où il se trouvait, — à l'opposé d'Henri Ghéon, tout ébullient, cordial, la barbe et les dents en bataille, accentuant ses mots avec un si amusant excès (cette façon de prononcer, de souligner adjectif ou verbe, qu'avaient Gide et Ghéon, je l'ai retrouvée chez Anna de Noailles et chez Jean Cocteau. On dit que Robert de Montesquiou l'inaugura. Mais ceux-là en avaient fait leur parler naturel).

Copeau, qui pouvait être charmant, me heurtait quelquefois par certain air à la fois ironique et protecteur, où je sais bien qu'il ne mettait nulle

malice. Mais les susceptibilités de la vingtième année sont redoutables.

Pour Verhaeren, que j'ai trop peu connu, j'eus aussitôt la plus vraie et la plus forte attraction. Chaque fois que j'ai revu le vieil homme (leur aîné à tous), allant les mains derrière le dos, la tête en avant, armée de longues moustaches tombantes, j'ai ressenti cette même affinité et quand j'ai appris sa mort brutale en 1916, je fus surpris par l'intense chagrin que j'en reçus. D'autres évoquent le fer, le plomb, l'or, la pierre, l'osier... Pour moi, Verhaeren faisait penser au bois de chêne. Je ne veux pas dire à un chêne. Mais à quelque large vantail d'un logis d'autrefois, durable, incorruptible et sûr.

Les Théo Van Rysselberghe : lui haut et mâle, elle toute menue, et leur fille Élisabeth, grande, fraîche et naturelle, plus belle que jolie. Au « Laugier » où ils habitent, Gide m'amène bientôt déjeuner. Vivace et intelligente simplicité de la conversation qui m'enchantent.

Les fins cheveux blancs de la « petite Dame » sertissent des traits étonnamment déliés et précis, et la gracieuse tête a des mouvements vifs qui accentuent la netteté de ce visage, comme gravé sur acier. Je cherche d'où vient cette impression qu'il me produit. C'est qu'avec de tels traits cette figure ne présente pas la moindre sécheresse : c'est au contraire l'aise et la bienveillance gaie qu'elle inspire. Puis on craint d'avoir jugé trop vite. Mais il y a maintenant quarante-cinq ans depuis cette première impression : elle était juste.

Les Fondateurs de la Nouvelle Revue Française

Printemps 1909. Je rentre du 39^e d'Infanterie et retrouve ma place auprès de Gide. Il s'y ajoute le secrétariat à *La Nouvelle Revue Française* qui vient de débiter.

Le groupe était celui même avec qui j'avais fait connaissance l'année précédente. Cette fois, mon chantier alterne avec la Villa Montmorency et l'appartement de Jean Schlumberger, rue d'Assas. Il a raconté ses souvenirs de cette époque : la composition et la manutention des numéros mensuels de la revue, imprimés chez Verbeke à Bruges, le timbrage des exemplaires envoyés aux premiers abonnés et aux auteurs, la correspondance avec les dépositaires, le renvoi des manuscrits refusés. Ce n'est qu'assez longtemps plus tard que nous atteindrons le chiffre encourageant de six cents abonnés, où figurent pour une bonne part les écrivains des périodiques étrangers.

Le travail matériel auquel se dévouait Schlumberger était considé-

nable, aux dépens de sa propre production littéraire. Comme il l'a raconté, les exemplaires de réserve s'empilaient sous le piano à queue, où il les fallait quérir à quatre pattes. Cher Jean ! c'était *votre* piano, mais c'était *mes* quatre pattes... Pour moi, apprentissage de tout, depuis la correction des épreuves (où je me flatte d'avoir atteint une qualité dépassée seulement par Charles Péguy et André Morize) jusqu'à la chasse aux matières abonnées parmi mes amis personnels, souvent étonnés par la manière qu'on leur proposait, parfois enthousiastes, parfois indignés.

« Quoi ! encore une revue ! » C'est ainsi qu'on m'accueillait le plus souvent. J'avais une foi bien assurée (en quoi j'avais raison) dans l'importance et l'avenir de notre entreprise, et la place qu'elle prendrait un jour dans l'histoire des lettres françaises. Mais de là à faire partager cette confiance par d'excellentes personnes, d'ailleurs cultivées, mais qui n'avaient au grand jamais entendu les noms de Gide, de Claudel, de Jammes, de Larbaud, de Giraudoux, de Fargue ou de Valéry, collaborateurs des premiers numéros, — il y avait loin. N'importe, ma résolution de servir se renforçait devant les difficultés. Il faut dire que, si j'avais peu le sens des choses pratiques, mes « maîtres » ne brillaient pas par le sens de la publicité ni de l'art de se faire connaître...

D'ailleurs, la revue restait farouchement attachée à son programme de « qualité d'abord ». Elle refusait à tour de bras non seulement les manuscrits médiocres, mais souvent du très honorables, et parfois de l'excellent. On refusa un conte de Kipling, parce qu'il n'était pas des tout meilleurs. On refusa un très beau poème d'Henri Franck. Plus tard, on refusa Marcel Proust. Cette intransigeance ne se bornait pas aux apports du dehors : Jean Schlumberger, notre directeur, présentant au comité de lecture un important fragment de *L'Inquiète Paternité*, se vit ajourner dans l'intérêt de l'œuvre qui, lui dit Gide, appelait un supplément de soins. Et pourtant Jean n'était pas homme à proposer de l'ouvrage imparfaitement achevé.

Cette atmosphère de rigueur me plaisait, et me rassurait. Je lui dois en particulier de n'avoir pas écrit, à cette époque, plusieurs livres que sans doute je regretterais aujourd'hui d'avoir commis.

L'année 1909 vit ainsi paraître des numéros peu épais, mais fidèles au propos qu'on s'était donné. Plusieurs sont introuvables aujourd'hui. Gide apporta *Isabelle*, plusieurs études qui parurent ensuite dans les *Nouveaux Prétextes*, les débuts du « Journal sans dates », des notes sur les premiers Ballets Russes ; il m'en dictait les textes lorsque je venais reprendre du service à la Villa Montmorency.

Claudiel donna les « Trois Hymnes », Jammes la « Lettre à P. C., Consul ». On commença en janvier 1910 la publication de *Charles Blanchard* de Philippe ; dans le même numéro, je faisais mes débuts par une

note sur *L'Homme en proie aux enfants* d'Albert Thierry.

Un soir, au sortir d'un dîner des amis de la revue, Gide eut la tristesse de nous faire part de l'état désespéré de Charles-Louis Philippe, qui mourut peu après. On sait que la revue lui consacra un important numéro d'hommage, qui parut le 15 février 1910.

Cette fois, le groupe s'élargissait. Outre les auteurs habituels, participaient à ce numéro Madame de Noailles, Marcel Ray, Léon Werth, Charles Guérin, Gignoux, Élie Faure, et d'autres, éveillant ainsi l'intérêt pour *La N.R.F.* dans des milieux où elle n'avait pas encore pénétré.

Les numéros furent alors beaucoup plus volumineux, et notre champ d'influence s'étendit d'autant.

Gaston Gallimard en 1910

Ce printemps-là, je fis la connaissance de Gaston Gallimard. Je devins vite un intime de la « rue Saint-Lazare » où il habitait l'entresol de l'immeuble appartenant à sa famille, dont divers membres occupaient les autres étages.

Chez Gaston, chaque pièce était surpeuplée de tableaux modernes collectionnés par son père ; la surface entière des murs en était couverte : dans le salon, la salle à manger, la chambre à coucher, Renoir, Cézanne, Bonnard, Vuillard, Marquet et bien d'autres se coudoyaient, et c'était une révélation pour moi qui les ignorais presque tous.

La personnalité de Gaston, de sept ans plus âgé que moi, me charmait sans m'intimider. Il m'offrait de nouveaux horizons : le Paris des théâtres, des galeries, du Boulevard, que je n'avais qu'effleuré et qui m'inspirait alors des préjugés plutôt hostiles. Le plus curieux est que Gaston faisait figure de transfuge de ce monde parisien, où il estimait avoir perdu trop de temps. Il avait été secrétaire de Robert de Flers, avait hanté les générales et les vernissages, avait mesuré la proportion d'ambitieuse camelote qu'on y absorbait, et il avait faim d'une nourriture de qualité plus authentique. Il cherchait alors, avec une persévérance insigne et qui fut récompensée, à se rapprocher du groupe de la N.R.F. où il pressentait cette qualité. Il y apportait beaucoup de modestie, ne prétendait pas collaborer comme écrivain, mais il souhaitait un contact, une fréquentation qu'il eût justifiée par des services d'un caractère pratique, allégeant ainsi la tâche des fondateurs de la revue. Son plan était si légitime que je m'employai de mon mieux à le faire réussir. Ce fut pendant l'été, à Pontigny, au cours de promenades à travers champs, que j'insistai auprès de

Schlumberger et de Gide, faisant valoir l'apport que pouvait fournir Gaston. Bien entendu, lorsque son contact avec le groupe fut établi, cela marcha tout seul, et il fit bientôt fonction de gérant des éditions de la revue. On sait ce que, depuis, sous sa direction, l'entreprise est devenue.

Gaston Gallimard, capable de hardiesse réfléchie dans ses actes, était excessivement prudent en paroles. Nulle esbroufe, nulle inconséquence brillante, mais une très grande force et pertinence lorsqu'il avait quelque chose à dire. Il s'arrangeait toujours pour avoir raison.

Généreux et calculateur à la fois. Grand tacticien des relations personnelles, aimant influencer les hommes et les femmes, diriger leur vie et leur destin.

Maître en dissimulation proprement diplomatique vis-à-vis de ceux qu'il craint ou n'aime pas, il est de la franchise la plus nue vis-à-vis de ses confidents. On ne peut pas aller plus loin dans les deux sens. Il aimerait que tout fût permis, mais puisque le monde n'est pas fait ainsi, lorsqu'il a des raisons de s'abriter, c'est sous un épais nuage d'encre, comme le poulpe.

Lorsqu'il admire, il admire très fort. Quand il éreinte, c'est avec une abondance d'arguments qui ne laisse plus aucune chance de succès à la défense.

Il a beaucoup d'humour disponible, un sens aigu d'observation des êtres et une certaine disposition — même une disposition certaine — à l'abus de pouvoir si les êtres lui en donnent l'occasion. Il domine moins par autorité (sauf sur les êtres faibles) que par persuasion. Il ne risque pas l'échec de front ; mais il s'entend à merveille à vous faire adopter ce qu'il a choisi pour vous. Ses raisonnements finissent toujours par l'emporter : mélange d'insistance, de charme de logique, et c'est vrai qu'il veut votre bien malgré vous.

Personne n'a plus de suite dans les idées, et il sait choisir son temps pour les exprimer. Il a su faire travailler Fargue, enlever Proust à Grasset, recruter et retenir à la « maison » quantité d'écrivains encore inconnus qui feront sa fortune.

On l'accuse de laisser tomber ceux dont il a fini de se servir. Mais dans le temps qu'il s'en sert, il leur donne autant qu'il reçoit, davantage souvent, de sorte qu'on garde de lui une impression généreuse malgré tout, et s'il y a déception on s'en prend à soi-même plutôt qu'à lui. C'est un de ses talents.

Notre traduction de la *Judith* de Hebbel, au cours de l'hiver suivant, fut un grand plaisir pour moi. Il prenait une vraie joie aux discours d'Holopherne, et sa critique, quant au choix des mots, avait un caractère concret qui complétait fort bien ce que je pouvais apporter de trop « livres-

que » à cette version.

L'ouvrage fini, je le portai à Félix Bertaux, qui voulut bien consacrer de longues heures à le revoir avec moi, tandis que par terre, à quatre pattes, jouait un môme de deux ans, futur super-préfet et sénateur : mon ami Pierre.

Je présentai un jour la pièce à De Max, dont l'accueil impérial, assis sur un entassement de peaux de bêtes, et la voix luxueuse, grave et profonde, m'impressionnèrent suffisamment. Il faillit jouer notre *Judith*, puis y renonça.

Nous avions choisi cette pièce pour son caractère éminemment allemand, selon nous : cette robuste charpente, ces os massifs et surtout cette « viande » qui semble remplir tout l'espace. Je ne sais comment mieux dire, qu'il s'agisse de l'héroïne, du héros ou des comparses, oui, c'est leur viande qui occupe la scène, qui s'exprime, qui pèse dans la balance et entraîne les événements... Cela, Gaston l'appréciait au moins autant que moi.

Judith parut parmi les premiers livres édités à la N.R.F., fut peu remarquée et ne rapporta, bien entendu, pas un sou aux traducteurs, mais ils ne furent pas peu fiers de se voir ainsi, à travers un vieux dramaturge allemand, figurer parmi les premiers « auteurs de la maison ».

Fargue à Bénerville, chez la grand'mère Gallimard, vieille hôtesse parfaite (et, prétend Gaston, terrorisée par son valet de chambre Frédéric). Fargue toujours citadin correct, en canotier et veston, toujours le dos tourné à la mer. Que sa barbe était donc noire et bien taillée !

Il me dit, avec cette gravité papale qui convenait si bien à sa belle voix distincte et soigneuse :

— Le comte de M. ? Nous nous sommes querellés jadis. Je lui ai dit alors : « Monsieur, nous nous battons. Je suis l'offensé, j'ai le choix des armes. Je choisis l'orthographe, vous êtes mort. Je me découvre devant votre cadavre... » Nous nous sommes réconciliés depuis.

Les Apparus dans mes Chemins

En avril 1911, la revue publia mon étude sur « L'Art d'Henry Bernstein » où, non sans maladresse mais avec un zèle évident pour la cause de la « haute littérature », je dénonçais le truqué, la camelote masquée d'esbroufe, de ce théâtre ; la veulerie essentielle de ces caractères fausement forts, esclaves de leurs impulsions, la médiocrité de pensée sous la violence de l'action, enfin tout ce qui faisait illusion, à l'époque, pour tant

de spectateurs. Gaston Gallimard m'avait fortement soutenu, et délivré de toute tentation d'indulgence.

L'article n'eut pas de retentissement parisien, mais je reçus une récompense inespérée ; Anna de Noailles, à qui j'apportais quelques épreuves à relire, me reçut en disant : « J'ai lu votre beau et cruel article ; je puis vous dire qu'"il" en a été très affecté. » Imagine-t-on ma fierté !

Je n'allais que rarement dans les salons, et ce n'est que plus tard que je devins un des familiers de Madame Lucien Mühlfeld, chez qui Gide et Valéry se retrouvaient volontiers. Mais je rejoignais chaque dimanche une foule restreinte chez les Godebski, au cinquième étage du 22 rue d'Athènes. Quelle chaleur et quelle simplicité ! Et comme les écrivains, les musiciens et les peintres qui s'y rassemblaient avaient su, grâce à de tels hôtes, créer le lieu d'affectueuse amitié et de précieux échanges qui leur convenait le mieux ! Autour d'Ida, de Cipa, de Mimi et de Jean, il y avait Ravel, Satie, Ricardo Viñes, Varèse, Florent Schmitt, Auric, Fargue, Gide, Bonnard, d'Espagnat, Arnold Bennett, La Fresnaye, G. Jean-Aubry, Jacques Porel, et tant d'autres ! J'y ai connu Élémir Bourges et Georges Hugo.

Un soir, Gide me prit par le coude et me montra, dans une embrasure de fenêtre, un homme qui causait — moustache tombante, masque réfléchi, nerveux. « Celui-là, c'était le meilleur d'entre nous. Hélas ! il a totalement renoncé à écrire. » C'était ma première rencontre avec Paul Valéry. (Mais déjà, chez Gallimard, j'avais entendu ma *Soirée avec Monsieur Teste*, lue par Fargue dans *Vers et Prose*.)

Un salon dont je garde charmant souvenir était celui de Charles Du Bos, où je rencontrais Giraudoux, à peine plus âgé que moi, mes amis de la N.R.F., et aussi la très belle Lilita Abreu, que nous admirions tous passionnément en secret, et qui ne s'en doutait pas — elle me l'a avoué bien des années plus tard. Fargue lui a consacré, sans la nommer, l'un de ses plus émouvants poèmes en prose.

Deux pittoresques figures se proposent ici à ma mémoire : le bon docteur Mardrus, qui fut si touché par mon admiration pour ses traductions qu'il me fit présent de tous les volumes qu'il en put retrouver ce jour-là. Et puis Ambroise Vollard, avec qui l'entente fut facile à partir du sujet de l'île Bourbon. J'aimais sa grosse figure puissante de mulâtre marchand d'esclaves, et son vocabulaire inépuisable en termes créoles, complétant celui de mon grand-père. Entre autres, celui qui désigne une envie irrésistible de ne pas travailler. Cela se dit « avoir tatane ». L'une des longues occupations sous le climat béni où vivaient nos ancêtres consiste très précisément à avoir tatane. Depuis lors, un ami (espagnol) m'a révélé un autre dicton : « La nuit est faite pour dormir. Le jour pour se

reposer. »

Une affinité profonde m'a porté vers Jacques Rivière, depuis le jour où je l'ai connu. Nous étions à peu près du même âge, mais il était incomparablement plus mûr aux choses de l'esprit. De ses premières études critiques il émanait un charme à nul autre pareil. La musique et la peinture, commentées par lui, retrouvaient dans les mots leur valeur secrète : il me semblait qu'un mode nouveau d'expression naissait avec ces proses discrètes mais intenses, où se révélait une âme de la qualité la plus rare. Cette sensibilité, que déjà l'on trouve dans l'« Introduction à une métaphysique du rêve », s'épanouit ensuite dans les notes écrites pour la revue, prose musicale qui semble d'abord pensée en poésie.

Le groupe de nos aînés l'avait pris en affection, et lui réservait déjà le rôle pour lequel il était mieux qualifié que personne : le secrétariat de *La Nouvelle Revue Française*, que j'allais quitter au début de 1912 pour une existence plus agitée. Il fut un des grands ouvriers de la revue, et lui consacra comme directeur, avant et après la guerre, un labeur excessif où il acheva de dépenser sa santé.

C'est chez Jacques et Isabelle Rivière que j'entendis pour la première fois lire les poèmes de Claudel avec une émotion que je n'avais pas sentie encore, quelle que fût l'admiration que partageait notre groupe pour la forme magnifique de certaines œuvres. Pour moi, sauf avec *Partage de Midi*, Claudel apparaissait comme un puissant bâtisseur de cathédrales plutôt qu'un homme entre les hommes. L'ampleur de son inspiration me semblait à peine humaine, en particulier dans l'hommage et la malédiction, comme lorsqu'elle s'abattait en gros sur Michelet, Renan et Hugo...

Mais nous étions tous enrôlés au service de ses œuvres que publiait la revue, et respectueux des violents caprices du maître. (Vous rappelez-vous l'accent circonflexe sur l'U majuscule de COÛFONTAINE ?).

Claudiel et Jammes étaient deux grands absents toujours présents parmi nous par les œuvres qu'ils nous faisaient parvenir, l'un d'Orthez, l'autre de Prague, d'où vint un jour cette carte pleine de bonne humeur : « Deux cents francs, c'est superbe ! Jamais ma triste littérature ne m'a rapporté autant, depuis vingt ans que je m'y abandonne. »

Décade à Pontigny

Là non plus, je ne tente pas de répéter la description tant de fois présentée. Pourtant, le Pontigny d'avant l'autre guerre était chose plus étonnante, — plus pure, je suppose, — que celui qu'on a connu depuis.

Les traits essentiels étaient les mêmes : la longue allée sous les vieux arbres, le grand réfectoire en sous-sol autour du bassin carré, la bibliothèque, la « chambre du Prieur » (où logeait Gide), l'église paroissiale immense, imposante et vide, aux doux vitraux vert clair. Mais les chambres étaient peu nombreuses, les entretiens plus longs et les règles un peu plus exigeantes, l'atmosphère mi-universitaire, mi-janséniste plus marquée ; enfin Paul Desjardins était plus jeune ; mais il venait de perdre une petite fille, noyée, je crois, dans la minuscule rivière qui traverse le jardin, et ce deuil récent pesait sur l'Abbaye.

Un esprit de fervente bonne volonté nous animait. L'impression sur moi fut extrêmement forte. Il y avait, autour de la famille Desjardins, Gide, Drouin, Schlumberger, Félix Bertaux, l'exquis musicographe Maurice Emmanuel, Joseph Bédier, Charles Du Bos (je puis me tromper, car la continuité de Pontigny faisait parfois se ressembler les décades d'une année à l'autre).

De cette époque je me rappelle surtout le charme de certains érudits, Bertaux ou Emmanuel, charme qui ne pouvait s'épanouir que dans un tel cadre et avec les loisirs qui s'y offraient. Quant à Paul Desjardins, il réalisait un si parfait accord entre l'éducateur, l'helléniste, le lettré quasi-universel, le libéral aux fortes convictions et l'ami, que je suis bien sûr de ne jamais rencontrer son égal.

Son humour d'ordinaire bienveillant, discret et nuancé, était féroce à l'occasion. Un jour, commentant un ouvrage qui venait de paraître : « Le livre de notre ami X., dit-il, nous montre toute la différence qui existe entre un pédant et un cuistre. Et, certes, notre ami X. n'est pas un cuistre ! »

La vieille Miss Violet Paget (elle avait connu Browning), haute et maigre, au profil voltairien, effectua un miracle. Après plusieurs jours d'entretiens, elle fit graduellement sortir Gide de sa réserve défensive et de sa timidité coutumière d'alors, et ses amis furent tout surpris de l'entendre s'exprimer avec une confiance et une liberté qui firent les délices de nos soirées.

Lorsqu'on sollicitait Gide de se mettre au piano (jamais devant plusieurs personnes, bien entendu), il se dérobaient en reniflant et en marmonnant quelque excuse. Mais il existait une recette infailible : que quelqu'un, se dévouant, esquissât le début d'un prélude de Chopin dans un mouvement légèrement trop lent ou trop rapide..., aussitôt Gide se rapprochait, écartait doucement le pianiste, en s'excusant, reprenait le prélude dans le mouvement juste et jouait ensuite, longtemps, dans le style excellent, sobre et sensible que je lui connaissais bien. Son jeu ressemblait alors à l'écriture de Paul Valéry dont j'ai parlé : la simplicité sans sèche-

resse, la perfection discrète. Chez lui, les complications et les détours n'étaient jamais surajoutés, ni l'effet sollicité. C'était le foisonnement de la pensée à l'état naissant, avec ses inspirations simultanées et contradictoires, qu'il s'agissait ensuite d'élaguer, de simplifier, pour atteindre et conserver le meilleur seul. Ces « fardeaux branchus » dont il parle à propos des écrits de Dostoïevsky sous leur forme première, comment faire entendre qu'il s'agissait là du contraire même de l'affectation ? Oui, la pensée se propose, compliquée comme un coquillage ou un insecte, et l'artiste la réduira ensuite aux quelques éléments qui, chez un Hokousai ou un Rodin, substituent à la complexité de la vie les simples lignes du chef-d'œuvre.

À l'*Union pour la Vérité*, rue Visconti, je retrouve souvent, parmi les fondateurs qui entourent Paul Desjardins, Arthur Fontaine qui m'inspire une affectueuse et profonde admiration. Voilà un homme d'action, mêlé à tout le mouvement contemporain d'action sociale, ami et frère d'armes d'Albert Thomas, et qui d'autre part n'est jamais aussi complètement dans son élément que parmi les érudits, les artistes et les poètes.

Un jour, je l'entends énoncer de sa voix toute simple, mais ferme et riche d'intonations nuancées, ce qui d'après lui constituait la ligne directrice de sa conduite : « Je hais la souffrance. Je ne l'aime pas chez moi. Je la combats chez les autres. Si j'arrive à diminuer un tant soit peu la somme immense de souffrance qui habite le monde, je serai satisfait. »

Toute la générosité, la modestie et l'énergie patiente d'Arthur Fontaine passaient dans ces paroles, et je ne les ai jamais oubliées.

Paul Desjardins reçoit, pour un séjour de quelque durée, le fils aîné de son ami Lord Derby. Il me demande de lui consacrer quelques journées, grâce à quoi je découvre plusieurs sites et monuments que je n'aurais peut-être jamais visités. Lord Stanley, qui a dix-huit ans, est un beau géant excessivement britannique, dont la place est marquée dans les Gardes, mais son regret est qu'il n'y sera pas le porte-drapeau, parce que plusieurs jeunes gens de noblesse presque égale sont d'une taille encore plus haute. Excellent camarade, d'une forte présence physique, il est parfois fatigué par les conversations des Français. Il me méprise un peu, cordialement, en tant qu'« intellectuel ». Mais un jour je l'emmène dans la campagne. Après une marche de deux heures, assez rapide, il demande une voiture pour rentrer. Il n'y en a pas. Alors il s'assied, découragé, sur une borne. Quand le retour s'achève, toujours à pied, les « petits Français » ont retrouvé quelque prestige. C'était le vieux truc de Henri IV... Un autre jour, après visite de la cathédrale de Chartres, nous sommes reçus à un camp d'aviation — un des tout premiers alors. Lord Stanley n'a pas obtenu l'autorisation de ses parents pour un baptême de l'air, et

j'en profite seul. Le pilote Frantz me prend dans un appareil découvert pour une excursion dans le ciel, autour de la cathédrale, et mon enthousiasme est sans bornes.

Il y eut aussi, chez les Desjardins, rue de Boulainvilliers, une représentation de *L'Anglais tel qu'on le parle*, où Lord Strachey jouait le père noble et moi l'interprète. Nous ne fûmes excellents acteurs ni l'un ni l'autre...

L'Été à Cuverville

La vie avec Gide, Madeleine et Dominique Drouin, âgé d'une dizaine d'années, est charmante. Aux heures de travail Gide est plein d'allant, bien organisé ; chaque jour apporte des idées nouvelles et il s'occupe de plusieurs sujets qui se trouvent à différents états de maturité.

Aux repas, qui sont fort animés, Gide donne cours à son goût pour les historiettes et les charades du genre loufoque. Une faisait sa joie : « Mon premier est un Suisse qui ne se porte pas très bien, mon second est une belle inconnue, mon tout est ce qu'on dit place de la Concorde par temps de brouillard. » Après un instant, il détaillait la réponse de sa voix la plus nette : « "Genevois pâlot" — l'inconnue, c'est la "belle Isque" — et voilà... » Il s'amusait prodigieusement, et nous avec lui.

On jouait au tennis, où Gide, face à moi, faisait d'affreuses grimaces pour me faire rire et déranger mon jeu. Madeleine veillait sur Dominique en éducatrice souriante et extrêmement avisée. Quant à Domi, c'était le plus gai et le plus gentil des compagnons, et nous passions beaucoup d'heures ensemble : mon enfance n'était pas encore si lointaine que je ne pusse partager ses amusements.

Je me souviens d'un épisode qui m'intrigua. Domi avait une carabine avec laquelle nous étions autorisés à tirer des petits oiseaux qui faisaient des ravages parmi les fruits du verger. Le plaisir de la chasse nous occupa quelque peu, puis, devant un oiseau blessé qu'il fallut achever, nous cessâmes de prendre plaisir à ce jeu. Voilà qu'un jour, retrouvant dans un placard un vilain petit château en carton, construit par Domi l'été précédent, nous le plaçons comme cible dans le jardin, à bonne distance, et le criblons de balles de carabine. Gide paraît sur ces entrefaites, s'attriste et se fâche presque : « Comment prendre plaisir à abîmer une jolie chose ! » Nous cessons aussitôt ; mais je ne puis me défendre de penser que les oiseaux qu'on nous laissait tirer étaient bien plus jolis que cet affreux château de carton... Je n'en dis rien toutefois.

C'est pendant ce séjour que Gide m'entretint longuement de *Corydon*, de ses motifs pour l'écrire, et m'en lut la plus grande partie.

Il s'intéresse à mes réactions, qui ne le satisfont qu'à moitié. Il s'aperçoit que sa thèse n'a pas de mal à dissiper des préjugés irréflechis, des hostilités préconçues, mais que par ailleurs je suis réfractaire aux démonstrations « scientifiques » auxquelles il tient tant. J'insiste sur plusieurs contradictions, et l'apologie de *Corydon* faite aux dépens de... son contraire me laisse froid. Enfin, je n'aime pas ce dialogue animé « pour faire passer la pilule », avec un interlocuteur plus obtus qu'il n'était nécessaire. Je vois là plus de littérature que de science, et le lui dis. Il est déçu, car il voulait pour modèle Havelock Ellis et Darwin, et se trouve en posture de polémiste bien plutôt que de savant. Il ne visait pas l'œuvre littéraire, cette fois, mais le *service social*, et il acceptait les risques, allait au devant... « Ce livre me mènera peut-être en Cour d'Assises », me dit-il. Et, bien entendu, j'admire et j'approuve son courage, mais reste sceptique quant à la valeur positive de cette œuvre bâtarde.

Le lendemain, nous avons parlé de l'avenir de la N.R.F. Plus royaliste que le roi, je tends à renchéir sur nos exigences, sur la rigueur du crible auquel sont soumis les textes proposés. Gide s'amuse de ma sévérité envers quelques écrits acceptés par indulgence. Il ne les défend pas, mais me rappelle à propos combien nos jugements risquent d'être éphémères. Il cite les incroyables bévues des hommes de goût, même aux grandes époques ; leurs enthousiasmes à présent inexplicables, et aussi leurs incompréhensions, leur attitude « totalement obtuse » (j'entends encore son intonation) à l'égard des chefs-d'œuvre nés de leur temps, c'est-à-dire trop tôt pour être par eux reconnus.

Son ardeur, sur ce sujet qui lui tient à cœur, est si persuasive qu'influencé par elle, je ne suis pas loin maintenant de soupçonner que tel médiocre essai ou poème, par X ou Y, fera peut-être un jour figure d'œuvre majeure...

« C'est fort peu probable, dit Gide, mais parmi les manuscrits que nous laissons échapper, il est bien possible qu'il s'en trouve de très bons, — simplement nous les avons lus avec des lunettes inattentives... »

Que de fois ainsi Gide a corrigé l'attitude sommaire, entière, celle de l'excessive jeunesse, et, comme eût fait Montaigne sans doute, évoqué ces pentes diverses qui sollicitent l'esprit et le jugement, et les visages multiples sous lesquels se proposent à nous les vérités.

Le Ménage d'André Gide ²

Je veux témoigner qu'André Gide et Madeleine, pendant de longues années, ont vécu ce que j'ose appeler un mariage heureux.

Ceci pourra sembler un paradoxe, et n'apparaît guère dans le tableau qu'on se forme aujourd'hui de leurs rapports, surtout à la suite des dernières confessions de Gide lui-même sur le naufrage de ce bonheur. Beaucoup de commentateurs, faute de quitter certaines idées préconçues, soit sur le mariage et l'amour, soit sur la personnalité d'André Gide, soit (surtout) sur Madeleine, ont déraillé totalement. D'autres n'ont commis qu'une erreur de proportions, ou de perspective, en faisant du naufrage tout le tableau...

D'ailleurs, cette disproportion affecte la plupart des jugements portés maintenant sur l'ensemble de la vie et de l'œuvre de Gide, qui s'étendent sur une si longue période que les témoignages anciens se font de plus en plus rares. Dans le très riche *Hommage à André Gide*, publié sous le signe ressuscité de *La N.R.F.*, quelle abondance de textes sur la vieillesse de Gide — les vingt ou trente dernières années — au regard des trois ou quatre articles, à peine, dont les auteurs l'ont connu à quarante ans ! Jean Schlumberger, Maria Van Rysselberghe, Dominique Drouin, Roger Martin du Gard (encore celui-ci, comme aussi Alexis Léger, ne rencontre-t-il Gide qu'après la fondation de la N.R.F. ³...

Sur la vie conjugale de Gide, aux temps évoqués par les notes présentes (1907 à 1912), fort peu de chose nous est donné, précisément parce que régnait entre eux une sérénité, une paix — oui ; un « bonheur » lisse et dépourvu d'incidents, d'aléas, un bonheur transparent, donc invisible ou du moins n'offrant nulle matière à commentaire.

Les lacunes de cette union sont assez évidentes : absence de vie sexuelle partagée, interruptions fréquentes dues au contraste des tempéraments, curieux et voyageur chez l'un, réservé et casanier chez l'autre. On en a conclu trop vite à l'incompatibilité. Et les peines atroces qu'ils se

2. Ce dernier chapitre a été publié, sous ce titre, dans *Le Figaro littéraire* du 13 décembre 1952

3. Je dois ajouter que la série des notations de Martin du Gard m'a semblé de beaucoup le plus pénétrant et révélateur de tous ces textes, en même temps que l'émouvant hommage d'une belle amitié. Dominique Drouin apporte de brèves réminiscences, charmantes et justes : j'en aurais souhaité davantage. Schlumberger est, comme toujours, parfaitement fidèle et probe, délicat, véridique ; sa discrétion même, qui le garde de toute note excessive, sacrifie beaucoup des confidences reçues et nous en prive ; mais comment oser lui en faire reproche ?

causèrent plus tard font trop vite oublier la longue harmonie qui régna entre eux. Dirai-je, pour fixer les idées, qu'elle ressemblait assez à l'existence d'un frère et d'une sœur vivant ensemble, par choix et profonde affinité mutuelle, portant sur certains biens essentiels et permanents ? Le cas n'est pas si rare, ni la situation si paradoxale.

Je fus témoin, presque quotidiennement pour certaines périodes, de ces « heures claires ». Elles étaient faites, chez Gide, d'une confiance et d'un confort du cœur assez évident ; chez Madeleine, d'une sollicitude souriante et quasi maternelle, d'une grande vocation de dévouement trouvant son emploi, d'accord avec une nature chez qui l'amour est d'abord et surtout joie de donner, de protéger, de veiller.

Intimité sans complication d'un frère et d'une sœur un peu plus âgée, mais intimité du cœur, basée à l'origine sur ces sentiments exclusifs et profonds qui les avaient fiancés et qui restèrent longtemps l'armature même de leur union.

Oui, Gide, si multiple, si fluctuant, si assiégé d'attirances diverses, était vis-à-vis de Madeleine en état de grande simplicité, pour autant qu'il pouvait être simple. C'est le plus précieux, le plus rassurant des réconforts qu'il trouvait auprès d'elle : cette absolue clarté, netteté, innocence de leurs rapports. Et c'est à elle qu'il dédia le meilleur de lui-même, le plus rare : « l'invariant ». Comme on retrouve, après les dissonances et les divagations musicales les plus hardies, la pure vibration, inaltérée, du diapason.

Si l'on veut bien accepter ces données — trop simples ? —, la tragédie de ce mariage devient à son tour d'un développement parfaitement clair. Trop clair pour bien des esprits habitués à ne voir en Gide que tortueuses complications, émotions préméditées, goût du complexe, mensonges entrelacés, insincérité du cœur.

Voici ce qui m'apparaît d'une limpidité d'ailleurs atroce : pour Madeleine, leur union était une entreprise conçue et acceptée à l'échelle de la vie entière, où les accidents, les traverses, les attentes étaient des épreuves nécessaires, peut-être même bienvenues, pourvu que la certitude de la récompense finale demeurât intacte. Cette récompense (en attendant celle qu'un autre monde apporterait), c'était la communion devenant peu à peu plus parfaite. À mesure que les années viendraient atténuer les ardeurs et les curiosités, la part de Madeleine allait devenir, croyait-elle, plus large et moins troublée. Le désir d'une paix croissante et plus constamment partagée devait, chez André, chasser l'impatience d'expérimenter, de goûter, de toucher à tout. Madeleine « pariait » sur cette évolution qui lui promettait, en fin de course, non seulement la meilleure part qu'elle tenait déjà, mais la plus riche. Non seulement la certitude de

l'âme et du cœur, mais la présence de mieux en mieux assurée, les échanges de l'esprit désormais apaisés, le partage de plus en plus total. Cela, elle l'attendrait autant qu'il serait nécessaire.

Ce calcul (je m'excuse du mot) n'était point absurde ni paradoxal, et Gide sans doute avait commencé par y souscrire — sans qu'il fût jamais énoncé de façon aussi crue que je le fais. N'oublions pas qu'au départ, à vingt ans, ils s'étaient reconnus tous deux par une exceptionnelle communion dans les valeurs spirituelles qu'ils étaient seuls de leur entourage à partager : chacun d'eux ne trouvait qu'en l'autre l'âme capable de les comprendre. Jusque-là, le récit de *La Porte étroite* est fidèle (« l'histoire que je raconte ici, j'ai mis toute ma force à la vivre... »), même si, déjà, à mesure qu'elle se crée, l'image d'Alissa commence à différer de Madeleine.

Certes, le « spectre » (au sens optique du terme) de leur couple présentait des raies obscures. Quel couple n'en comporte pas ? Je risquerai pourtant une proposition : je crois que la privation totale et sans fausse espérance de toute vie sexuelle entre eux était moins cruelle à supporter que l'eût été un amour éveillé puis déçu, ou imparfait et coupé d'infidélités. Le caractère entier de Madeleine ne lui eût pas permis de se « consoler » par ailleurs, et l'expérience manquée aurait laissé une blessure bien plus douloureuse que l'absence de toute expérience. Le cas de la sœur de charité ou de la célibataire résolue et résignée n'est pas regardé comme monstrueux — s'il ne s'agit pas, évidemment, d'un tempérament dont le ressort majeur soit la vocation irrésistible à l'amour charnel... Or il s'agit au contraire d'une vocation extrême d'éloignement à l'égard des « attachements de la chair et du monde ». On sait comment la répulsion inspirée par la conduite de sa mère avait rejeté violemment Madeleine, jeune fille, vers une austérité rigoureuse. Son mariage ne fit que confirmer et prolonger cette même attitude.

J'irai même plus loin. Même alors qu'elle désapprouvait les « mœurs » de Gide, on se demande si elle ne trouvait pas, plus ou moins inconsciemment, une grande sécurité sentimentale dans cette absence de toute rivalité féminine. Enfin, jusqu'en 1917, c'est-à-dire près de sa cinquantième année, Gide n'a commis que ces fugaces « péchés de la chair » qui n'engageaient nullement l'âme ni le cœur, domaines réservés, et totalement, absolument réservés à l'épouse. N'est-ce pas là un élément capital de cette « sérénité » qui rayonnait si manifestement de leurs rapports et qu'on semble avoir oubliée ? J'ajouterai que jamais, au cours de ces années, je n'entendis un mot ni ne relevai un indice de désaccord, d'impatience, de simple tension nerveuse entre eux. Leur ton aisé de sollicitude affectueuse suggérait une tendresse profonde, dont l'expression restait

sous-entendue ; supposer que ce ton recouvrait et dissimulait « alors » une constante tragédie, une cruelle insensibilité chez lui, un martyr et une frustration constante chez elle, c'est prêter à l'un et à l'autre un pouvoir de dissimulation invraisemblable, et se représenter comme une continue et laborieuse comédie le spectacle tout naturel et spontané qu'ils donnaient de leur tranquille affection.

Dans les conversations les plus explicites qu'il eut avec moi sur ce sujet, l'été de 1911 à Cuverville, il rendit parfaitement clair le caractère « sacré » qu'avait pour lui le mariage, débarrassé des troubles, des émotions (ou des tragédies) du désir charnel. Le prolongement en amitié indissoluble, la fidélité toujours intacte des âmes, la passion vraiment invulnérable gardée à l'abri des lassitudes et des désaffections, croyait-il, voilà l'image que proposait Gide, avec une grande force de persuasion. Il avait alors quarante-deux ans ⁴.

Oui, ils étaient heureux l'un par l'autre, en attendant que la tragédie fit son entrée. Car pour Madeleine se préparait la déception, la destruction des espérances et du bonheur présent lui-même : coup d'autant plus intolérable qu'elle n'y était nullement préparée — ce qui est bien la preuve que ce bonheur et cette sécurité existaient et qu'elle ne les croyait pas menacés. Pour elle, ce mariage pouvait encore évoluer vers un partage plus constant, moins traversé de départs, de fugues, d'intermittences. Ce fut le contraire qui arriva.

Et, tout neuf à une pareille souffrance, tombant de si haut, ce cœur ne pouvait qu'en être déchiré, anéanti de vertige et de peine sans remède. Car il rencontrait soudain, « pour la première fois de sa vie », l'infidélité : l'autre cœur sur lequel il s'appuyait depuis toujours n'y était plus. Madeleine avait perdu son terrible pari.

La longue et inguérissable torture commence alors, au cours de laquelle elle détruit les lettres d'André. Cet acte est le signe d'un désespoir tellement aigu et si voisin de la démence où porte la douleur qu'on pourrait en laisser l'analyse exacte aux psychiatres, s'il en existe qui ne se contentent pas de l'attribuer à une ordinaire jalousie. Cet acte, ce suicide indirect, tient du sacrifice au sens primitif. J'ai connu un homme qu'une intense désillusion avait porté, après une tentation violente de se détruire, à détruire un des objets les plus précieux en sa possession, comme pour

4. « Ils avaient en commun la même idée du péché, à savoir le mélange des choses de l'âme et de la chair, le glissement de l'âme dans la chair. Cette idée qui leur venait de l'enfance s'était développée en même temps que leur attachement profond l'un pour l'autre. » (Colette Audry, dans *Les Temps Modernes*, novembre 1951.

soulager une exigence d'anéantissement, comme pour se mettre en égalité avec le sort, comme pour lui rendre coup pour coup. Acte d'émulation à l'égard d'un destin impitoyable. Besoin d'infliger, au lieu de subir seulement. Contrepartie des offrandes de l'amour et de la reconnaissance aux dieux qui dispensent le bonheur.

Je ne crois pas que haine ou vengeance eussent rien à voir ici. Peut-être une violente « Schadenfreude », qui balayait tout ménagement envers autrui comme envers soi. À l'échelle du pur désespoir, l'acte matériel n'est qu'un écho du désastre intérieur, où il n'existe plus que décombres et cendres. Quant à l'apparente froideur et rigueur que manifeste Madeleine devant les larmes de Gide, peut-être y reconnaît-on certaine satisfaction à le voir « enfin » partager une peine à laquelle il demeurerait par trop étranger jusqu'alors. Non pas vengeance, mais besoin de partager enfin quelque chose, faute du bonheur. Pourquoi nulle tentative pour consoler ? Parce qu'il doit accomplir son calvaire, pour retrouver, rejoindre, mériter quelque « égalité » avec ce qu'elle a vécu. Ou simplement par une dure connaissance, et payée de quel prix, du fait qu'il n'y aurait jamais plus de consolation ; seulement cette égalité reconquise, devant l'œuvre brûlée et le bonheur tué.

Gide, inépuisable de ressources lorsqu'il interroge ses propres émotions, désirs ou angoisses, sera pris au dépourvu et désorienté par la révélation de ce sacrifice. La longue habitude de discrétion, de silence, d'excessive pudeur, source de mainte nuance délicate de leurs rapports, empêche alors tout remède. Ce n'est pas à l'heure du plus cruel malentendu qu'on peut « commencer » à expliquer... Gide reste accablé, désarmé par l'événement autant que par la mesure des souffrances qu'il a causées.

J'ai été choqué, indigné même par la mesquine moquerie des commentaires qui n'ont su voir dans ses larmes que le dépit de l'écrivain frustré de ses pages les plus chères. Ces lettres étaient peut-être le meilleur et en tous cas le plus spontané de lui-même. Le personnage qui s'y composait peu à peu n'était pas l'un de plus parmi ses héros ; c'était enfin le vrai Gide, celui dont les autres ne présentaient que des versions stylisées et incomplètes. Celui que poursuit et cherche à capter tout le *Journal*, et, pourrait-on dire, chacune de ses œuvres. N'imagine-t-on pas ce que signifie une œuvre capitale pour son auteur, lorsqu'il s'y est mis tout entier ? Livre, tableau ou symphonie, imagine-t-on que, devant sa destruction, son créateur n'éprouve que vanité déçue ? Bien plutôt l'horreur inconsolable qu'inspire la vue d'un enfant assassiné...

D'après certaines images récentes, l'incompréhension de sa part, la déception chez elle sembleraient dater du voyage de noces, qui prélude à

une existence toute désaxée, péniblement ratée. Quelques pages ultimes de Gide, par une sorte de fureur, de dévergondage dans la contrition, paraissent autoriser cette image. Sous prétexte de franchise plus totale et par horreur de l'indulgence envers soi-même, il nous fournit des repères extrêmes, scandaleux même, au nom d'une vérité qu'il réduit au contraire à des moments d'exception, parce qu'ils sont les plus dramatiques — et ceci est typique de l'artiste qu'est Gide.

Sans doute, l'« inégalité » entre leurs existences fut flagrante, mais il est significatif qu'ils aient vécu une longue période d'équilibre et d'harmonie dans cette inégalité (de leur comportement extérieur). À la fois prodigieusement différents, mais faits l'un pour l'autre.

En janvier 1911, il écrit : « Je n'aime qu'elle au monde. » Il restera toujours sous-entendu, pour qui les a connus, que la réciproque fut au moins aussi vraie.

Mais, en juillet 1926, il s'avouera jaloux et offensé à son tour ; jaloux pour la première fois de sa vie, devant un rival : le sentiment religieux dont l'emprise a envahi l'existence désemparée de Madeleine. C'est André qui, désormais, ne pourra plus lutter à armes égales — ni se résigner non plus. Et, cette fois, de sa part il y aura contre ce rival ressentiment profond, et même persévérant et acharné désir de représailles...

Pourquoi Gide, si proluxe dans telle ou telle forme extrême de la confession, a-t-il si peu décrit le tranquille bonheur qu'ils avaient longtemps partagé ? Pour plusieurs raisons, qui sont peut-être la même :

D'abord, ce qu'il est le plus aisé de vivre est souvent ce qu'il y a de plus difficile à décrire. Pour Gide, cet état de choses était si « naturel » qu'il échappait à l'attention même, comme l'air respiré. Enfin Gide, plus que tout autre artiste, tendait vers la création et s'entendait mal à rapporter telles qu'elles sont les choses simples. Il eût mieux décrit un bonheur possible, ou espéré, que celui dont étaient faites les journées « comme les autres ».

D'ailleurs Gide, en observation continuelle, aiguë et pénétrante de lui-même et des autres, n'est pas bon psychologue d'autrui. Il y faudrait plus de patience, d'oubli de la fonction créatrice, de mise en sourdine des préférences esthétiques ; il ne faudrait pas que trop vite un personnage recomposé, renouvelé par lui vînt se substituer au modèle. Cette création continue était une condition inhérente de son art : il en eût convenu volontiers⁵, invoquant Wilde si c'était nécessaire. En présence d'un modèle, ou d'une situation existante, il ne transcrit pas, mais réinvente. Exemple : ces deux portraits qu'il a tracés de mon grand-père dans *Si le*

5. Voir à ce sujet plusieurs passages d'*Ainsi soit-il*.

grain... et dans *Les Faux-Monnayeurs*. Tous deux sont réussis comme tableaux, touchants d'affection et de respect, et fortement évocateurs, mais ratés en tant qu'images fidèles. Le personnage a remplacé la personne. Il en tombait d'accord lors de nos derniers entretiens.

Mais l'exemple par excellence de cette déformation créatrice, c'est le personnage même d'Alissa. Gide reste prisonnier du caractère parfaitement « composé » d'Alissa, alors que Madeleine s'en éloignait. Et s'il n'avait failli qu'à décrire leur vie heureuse ! Mais Gide n'entretiendra que le culte d'une relique incomparable, croyant aimer Madeleine. Et certes il l'aime, mais non de l'amour actif et vigilant d'un homme qui sait tenir compte des transformations de l'être aimé. Madeleine ne change point d'humeur, mais, en vingt ans, si elle a confirmé certains traits de la jeune Alissa, d'autres s'en sont effacés. Cette complaisance à la détérioration, à l'assèchement que Gide constate avec regret mais sans la prendre d'abord au tragique, n'est-elle point déjà dans l'esprit de renoncement que *La Porte étroite* nous expose, l'admirant et le redoutant à la fois ? Lorsque sur cette âme déjà en partie sclérosée éclate le choc de la désertion imprévue, détachement contre lequel une femme mieux préparée ou plus avertie aurait sans doute lutté — ou patienté, — alors tout s'écroule à la fois. Et Gide, lui, est tout aussi peu préparé à cet écroulement, qui le bouleverse lorsqu'il en mesure la gravité... On songe ici à la parole d'André Suarès : « On peut tout se pardonner, on se console de tout, mais non pas de ne pas avoir donné le bonheur à un être chéri, qui l'attendait de nous. » Plus cruel encore est d'avoir longtemps su le donner, ce bonheur, et le prendre, pour un jour enfin, à force d'inattention, le tuer.

« Comme elle ne parlait jamais d'elle, je ne sais rien de ses premiers souvenirs ⁶. » Voilà où déjà s'annonce l'aveuglement, « l'incrédulité » de Gide pour l'être qu'il aime le plus au monde. D'autre part, « elle ne m'a jamais rien dit de mon livre » (*La Porte étroite*). Trop habitués tous deux, rompus à cette discrétion excessive, peut-être effet indirect de l'absence de l'intimité physique qui sait dénouer tant d'inhibitions de l'esprit, outre celle des corps.

Et voici qu'au lieu de s'acheminer vers elle, Gide, loin de se lasser des « expériences », les multiplie. Voici que du futur retour de tout son cœur vers le foyer et la tendresse fidèle, l'échéance recule et paraît de plus en plus lointaine. Et puis, soudain, un sentiment puissant prend possession de lui... Ici, je ne peux plus témoigner, car je n'étais plus auprès de lui. Des événements d'un autre ordre m'occupaient tout entier. Mais à la lumière de ce que j'ai connu, et bien connu je crois, l'histoire tout entière

6. *Et nunc manet in te*, p. 18.

s'éclaire ; non seulement son versant final et ses ultimes accidents, mais les longues années qui séparent les fiançailles d'André Walter et d'Emmanuèle de ces épisodes déchirants et enfin de la mort de Madeleine Gide.

Ce sont les proportions véritables de cette histoire que je souhaite voir rétablies dans leur perspective juste.